L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 12 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI MATIN, 26 AVRIL.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR

ERNEST CAPENDU.

TROISIEME PARTIE.

NANTES EN 1793.

XVI.

LA ROUTE DE NANTES.

(Suite.)

—Si nous entrons à Nantes avec ce costume-là, nous ne ferons pas trois pas dans la ville sans être arrêtés, incarcérés et tout ce qui s'en suit. Qu'en pensez-tu, mon gars? continua Boisbardy en s'adressant à Keinec qui demeurait sombre et silencieux.

Le jeune homme releva la tête.

—Je pense, répondit-il, que j'entrerai à Nantes n'importe sous quel costume, mais que j'y entrerai.

—Parbleu! nous aussi nous entrerons. La question n'est pas là! Pour moi, je trouverais par trop innocent d'aller se jeter ainsi dans la gueule de ce Carrier que Dieu confonde!

—J'ai prévu tout cela, interrompit Marcof; ne vous inquiétez de rien. Nous trouverons un ami qui nous fournira trois vêtements complets de sans-culottes; nous serons méconnaissables!

—Corbleu! cela m'agace de penser que je vais me salir par le contact de pareilles défroques.

—Connaissez-vous un meilleur déguisement?

—Non.

—Eh bien, alors?

—Va donc pour cette livrée de valets de bourreau!

—Jeudeceserais celle du diable, répondit le harin, pour arriver à mon but!

—Et vous auriez raison, mon brave ami! J'ai tort, je le confesse; ne pensons qu'à Philippe.

—Et à Yvonne! murmura Keinec.

Marcof l'entendit.

—Tu espères donc encore? demanda-t-il.

—J'espérerai tant que je n'aurai pas acquis une certitude.

—Pauvre enfant! soupira le marin.

—J'ai fouillé toutes les villes de la Bretagne, excepté Nantes, continua Keinec; peut-être Yvonne y est-elle?

—Qu'est-ce qu'Yvonne? demanda Boisbardy.

—Celle que j'aime, monsieur le comte.

—Au fait, Boisbardy ne connaît pas cette histoire, ajouta Marcof. Raconte-la-lui, Keinec; elle l'intéressera, et peut-être te donnera-t-il d'excellents conseils.

—Parle, mon gars, fit affectueusement le chef royaliste en écartant un peu son cheval pour que Keinec pût s'approcher.

Le jeune homme poussa sa monture entre celles des deux cavaliers, puis il réfléchit quelques instants.

Enfin, dans ce style d'une rusticité sauvage, mais pleine de poésie qui n'appartient qu'au paysan breton, il entama la légende de ses amours et de celles de Jahona.

Keinec s'animait en parlant; au souvenir d'Yvonne enlevée par Diégo, des larmes de rage sillonnaient son visage; son poing crispé mourrissait le pommeau de sa selle, et, par une contraction des muscles, il étreignait si vivement son cheval que le pauvre animal poussa un hennissement de douleur.

En entendit prononcer les noms du chevalier de Tossy et du comte de Fougueray, Boisbardy échangea un regard rapide avec Marcof.

—Ce sont les mêmes, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

—Oui, répondit le marin.

—Eh bien! la chose s'éclaircit au lieu de se compliquer, c'est bon signe.

—Sans doute; mais je ne saurais oublier les dernières paroles prononcées par ce misérable chevalier.

—Quand vous l'avez trouvé mourant à l'abbaye de Plogastel?

—Oui.

Et quelles étaient ces paroles?

Les voici: "Vengez-moi de ceux qui m'ont assassiné, ou les livrerais à la justice... ce n'est pas notre sang n'est sa maîtresse à lui..... à elle!" Il expira sans pouvoir achever, ajouta Marcof avec un mouvement de colère.

—Mais qu'accusait-il de sa mort?

—Le comte de Fougueray.

—Son frère!

—Il disait que cet homme n'était pas son frère!

—Comment cela?

—Voilà ce que je ne sais pas, ce que je donnerais tout au monde pour savoir.

Peut-être ce misérable n'avait-il plus sa raison et délirait-il en parlant ainsi; l'agonie causée par le poison amène souvent des hallucinations étranges.

—Malheureusement; mais cependant je crois volontiers que cet homme avait conscience de ses paroles.

—Qui vous porte à le croire?

—Une vérité qu'il m'a avouée et qui prouve évidemment qu'il n'était pas le frère du comte.

—Qu'est-ce donc?

—Je l'ai reconnu pour un ancien bandit que j'avais rencontré jadis dans les Abruzzes. A cette époque je ne l'avais vu que quelques minutes, mais cela s'était passé dans des circonstances telles que sa figure était demeurée gravée dans ma mémoire.

—Et il a avoué cela?

—Parfaitement, n'est-ce pas, Keinec?

—Je l'ai entendu, ainsi que Jahona.

—Que pensez-vous de cela Marcof?

—Je ne sais que supposer! Etait-ce Raphaël (ce misérable ne nommait ainsi), était-ce Raphaël qui trompait le comte de Fougueray; était-ce le comte de Fougueray qui se servait de cet homme? C'est dans la réponse que me trouverait le mot de cette intrigue, et malheureusement je ne puis répondre moi-même.

—C'est étrange, dit Boisbardy en réfléchissant profondément.

—Voici les clochers de Saint-Etienne, fit observer Keinec en désignant du doigt deux flèches aiguës qui apparaissaient en ce moment sur la droite des voyageurs.

—Pressons l'allure! répondit Boisbardy, et enfonçons-nous sur la gauche; nous rencontrerons ennuis sur la ville, après nous être assurés que les bleus n'y sont pas. Eh bien, continua-t-il tout en éperonnant son cheval et en tirant un regard perçant sur les campagnes avoisinant la Loire. Eh bien! cette jeune Yvonne m'intéresse et je donnerais de bon cœur le peu qui me reste de bleus pour découvrir l'endroit où on la retient prisonnière.

—Si toutefois elle vit encore! répondit Marcof.

—Vous doute pas! s'écria Keinec. Si Yvonne était morte, l'aurais été tué, j'en suis sûr.

—Espère, mon gars, fit le chef royaliste. Quant à moi je te promets, qu'après avoir réussi à délivrer le marquis de Lonan, je l'accorderai mon aide pour chercher la pauvre enfant dont tu parles.

—Et si nous la retrouvons, continua Marcof, malheur à ceux qui l'auront fait souffrir.

Keinec ne répondit pas; mais il leva les yeux au ciel en tordant la poignée du sabre qui pendait à son côté. On comprenait que le jeune homme murmurait intérieurement un serment terrible, et qu'il n'y faillirait pas.

XVII

LES RIVES DE L'ERDRE.

Quatre heures et demie sonnaient à l'horloge de la cathédrale de Nantes au moment où le soleil, déclinant rapidement, cachait son disque sous les nuages qui couraient de l'ouest à l'est, et jetait horizontalement ses rayons pâles et blafards sur les rives alors désertes de la petite rivière de l'Erdre, qui traverse dans toute sa longueur l'un des principaux faubourgs de la ville pour aller verser ses eaux dans la Loire, en face de l'île Feydau, au ventre de la vieille capitale du duché de Bretagne.

Nous avons dit, dans l'un de nos précédents chapitres, l'état dans lequel se trouvaient ces faubourgs.

Désertés et désolés, ils offraient l'aspect d'une cité après le pillage.

Ce n'est que quelques enfants sortis de la ville et venant jouer dans cette solitude, l'animaient seuls.

C'étaient des fils de vrais patriotes auxquels, après les événements, revenaient de droit les vêtements qui couvraient le corps des victimes au moment où le couteau les frappait.

Bien entendu que ces vêtements étaient ceux que le bourreau rejetait comme ne pouvant lui convenir.

Ces jeunes sans-culottes, cœur de la République une et indivisible, avaient établi, dans le faubourg dont nous parlons, une sorte de succursale de la halle aux habits, et s'amusaient à imiter les marchands et les acheteurs.

C'était quelque chose de hideux à contempler que ces jeunes têtes blondes, brunes et rouges, coiffées de perruques ensanglantées ou de chapeaux également maculés de taches de sang humain.

Le cœur se soulevait en assistant à ces jeux où des mains encore innocentes se réchauffaient avec les habits de pauvres hères, dont les cadavres étaient à peine refroidis.

Là, au reste, était l'esprit de l'époque; l'esprit de l'époque, ainsi que l'entendaient les membres de la commune Marat, ainsi que le comprenait Lebon, ainsi que le comprenait Carrier